

Robin Tecon

L'AMOUR EN MORCEAUX

S'il y avait bien une chose que je détestais chez Rolf, c'était sa manie de vouloir me pigeonner.

– Comment ça, *cinq cents eurodollars et c'est bien payé* ? je lui ai postillonné dessus. Tu me prends pour un blaire ?

Tranquillement installé derrière son comptoir, appuyé sur deux avant-bras maigres et velus, Rolf me considérait sans broncher du haut de son mètre nonante.

– Du calme Damien. Je regrette, mais en ce moment je peux pas faire mieux. En plus, c'est de la vieille marchandise que tu m'as refourguée, tu peux pas le nier. Une bonne moitié du matos était à jeter.

– Je veux sept cent cinquante. La marchandise était pas de premier choix, d'accord, mais ça devient de plus en plus risqué, tu le sais comme moi. Les enquêteurs fédéraux commencent à foutre leur nez partout.

Rolf a soupiré. Il a relevé le menton, il a saisi sa gorge avec sa main et s'est gratté la pomme d'Adam avec son index. Pendant qu'il faisait son petit manège, je me suis retourné sur mon tabouret de bar et j'ai jeté un coup d'oeil circulaire sur la faune du *Barbe-Bleue*. À cette heure-là il n'y avait jamais foule. Dans le fond à gauche, assis sur une banquette au cuir rongé jusqu'à l'os, un vieux sirotait une bière en matant les jambes d'Ingrid, la plus jolie (ou la moins vilaine, comme on préférera) serveuse du *Barbe-Bleue*, qui pour l'instant lisait un magazine tout en mastiquant bruyamment son chewing-gum. À ma droite, atablés, deux types genre jeunes cadres UB\$ discutaient autour de leur café au chanvre (ils devaient probablement aborder des sujets épineux comme le FMI ou le NASDAQ ou le prix des costumes trois pièces).

Rolf s'est éclairci la voix. Je ne me suis pas retourné.

– Six cents. Mais j'irai pas plus loin. Je rentre à peine dans mes frais avec ce genre de cadeau.

J'ai attendu une poignée de secondes, pour la forme, puis je me suis tourné vers Rolf :

– Vendu.

En quittant le *Barbe-Bleue*, j'ai humé une dernière fois le parfum des beaux billets de cent avant de les enfourner dans la poche intérieure de mon blouson. Avec cette somme, je pouvais tenir trois semaines, peut-être quatre en me serrant un peu la ceinture. Depuis bientôt un an je vivais essentiellement du marché noir et, pour tout dire, je ne me débrouillais plutôt pas mal, ce qui n'est pas donné à n'importe qui.

J'ai traversé la rue centrale et j'ai pris la direction du Flon pour aller prendre le métro. J'étais impatient de rentrer chez moi – j'habite un petit trois-pièces avenue d'Epalinges – et de planquer cet argent en lieu sûr, sous les lattes de mon plancher pour être plus précis (et certainement pas à l'UB\$, où les cadres passent le temps en buvant des cafés au chanvre et en détournant de l'argent, je n'invente rien !). J'ai pénétré dans la station et j'ai juste eu le temps de m'engouffrer dans la rame avant que les portes ne se referment dans un chuintement. Inconfortablement assis sur un siège de plastique rose, ma main droite ne perdait pas le contact avec les billets dissimulés sous mon blouson. De nos jours on n'est jamais trop prudent, avec tous les types peu recommandables qui traînent dans le métro.

C'est dans cette rame de métro que j'ai vu Caroline pour la première fois. À cet instant, je ne pouvais bien sûr pas imaginer tout ce que nous allions vivre. Quand j'ai remarqué qu'elle me regardait et qu'alors je l'ai regardée à mon tour, elle a tout de suite baissé les yeux. Ma première réaction tenait de la parano : « Elle en veut au blé ! » je me suis dit. Puis je me suis ravisé. C'était une petite brunette, dans les vingt-cinq ans je dirais, plutôt jolie, avec des cheveux mi-longs aux reflets violets et des taches de rousseur sur les joues. Elle était assise sur un strapontin, en vis-à-vis, et maintenant que je la regardais elle n'osait plus lever les yeux de ses godasses – une paire de mocassins synthétiques plutôt moches, soit dit en passant. Je soupçonnais lui avoir, d'une manière ou d'une autre, tapé dans l'oeil. Sans être le mec le plus beau de la terre, un petit quelque chose chez moi plaisait aux filles, peut-être un je-ne-sais-quoi d'inquiétant, de mystérieux, un côté mauvais garçon qui les ferrait encore plus sûrement que l'hameçon la fario. Toujours est-il qu'à voir le rose qui colorait désormais ses joues j'étais sûr d'avoir mis dans le mille. Je me suis levé de mon siège et me suis approché d'elle. La pauvre en est devenue cramoisie. Elle a fait mine de s'intéresser à ce qu'elle voyait à travers la vitre tandis que je me tenais à la barre, à quelques centimètres d'elle seulement.

– Salut ! j'ai commencé. Je m'appelle Damien.

J'ai revu Caroline deux jours plus tard. Je l'aurais bien revue le lendemain déjà, voire le soir-même, mais j'étais sur un coup pour Rolf. Rien de très important, du tout-venant, mais qui allait me procurer un peu de liquide en plus. Je l'ai emmenée manger *Chez Toni*, une petite pizzeria sympa, pas loin de la place du Château. Je ne sais pas trop comment expliquer ça, mais Caro était une fille adorable. Drôle et mignonne comme un coeur. Mon coeur à moi s'était soudain mis à s'emballer comme il ne l'avait pas fait depuis belle lurette, alors que je nous versais de grands verres de Chianti et que l'on rigolait ensemble de sa gêne dans le métro.

Elle avait vingt-six ans et travaillait comme secrétaire médicale dans le cabinet d'un célèbre homéopathe, le docteur Katzinopoulos (ou Katzounopolis, je ne sais plus trop bien). Quand elle riait, deux petites fossettes apparaissaient aux coins de sa bouche, provoquant chez moi un curieux serrement de gorge tandis qu'une furieuse envie de l'embrasser me montait à la tête. Pourtant le mieux restait peut-être ses grands yeux verts qui avaient toujours l'air légèrement humides et qui brillaient comme deux diodes lumineuses. Le courant passait tellement bien entre nous que nous avons couché ensemble dès le premier soir. On a couché ensemble tous les soirs suivants de la semaine, et c'était vraiment bien. On sortait tout le temps aussi - ce que je ne faisais d'ordinaire que rarement avec les filles, ou alors juste au début, histoire de – et on allait au restaurant ou au cinéma, au théâtre, à un concert quelconque. Elle a réussi à me traîner à l'opéra, lieu où je n'avais jamais mis les pieds, pour voir *Fidelio*. Et il se trouve que ça m'a plu, je crois même avoir eu les yeux humectés pendant un moment. Caro l'a certainement remarqué parce qu'elle m'a déposé un gentil baiser sur la joue. Sur le moment je l'ai trouvée diablement jolie et j'ai eu envie de lui rouler sauvagement une galoche tout en la renversant sur son siège, mais je n'en ai rien fait. L'opéra, dorénavant, je respecte.

De moi je ne lui ai pas dit grand chose, où du moins pas grand chose de vrai. Je lui ai raconté que j'étais ingénieur du son – j'ai toujours voulu être ingénieur du son, c'est marrant, bien que je n'y connaisse strictement rien en technique sonore. Par contre j'aime beaucoup la musique, surtout des vieux groupes de guitar heroes comme Dire Straits et Red Hot Chili Peppers. Bref je lui ai dit que j'étais ingénieur du son mais que, actuellement sans emploi, je travaillais à mi-temps au rayon Hi-Fi et vidéo

du Fnac Discount. Comme je m'en doutais, elle s'était mise dans la tête dès notre première rencontre que j'étais un mauvais garçon. Pour donner du corps à cette image j'ai finalement avoué, au terme de l'interrogatoire soutenu qu'elle m'a fait subir, un modeste trafic de lecteurs dévotés et d'écrans plats. Bien entendu, je lui ai fait comprendre que cela n'était que très occasionnel, et uniquement lorsque j'éprouvais des difficultés financières à boucler le mois. Du trafic honnête, en quelque sorte. Elle n'a pas insisté.

Une sorte d'accord tacite entre nous a fait que, les premières explications fournies, nous n'avons plus parlé boulot, ce qui m'arrangeait bien évidemment. En lieu et place, on parlait musique, télé, littérature, films. Parfois on évoquait aussi des choses moins anodines, comme d'anciennes amours, de grandes joies (comme celles qu'on vit tout gosse et qu'on n'oublie jamais), quelques grosses tristesses aussi. Mais malgré tout, ce que l'on préférerait restait badiner sur des sujets aussi inconsistants que, au hasard : le mobilier d'intérieur, le jardinage, les cerfs-volants, les maquettes de train, de bateaux, d'avions, les goûts culinaires et la cuisine (qu'est-ce que tu utilises comme fromage, toi, dans la fondue ?) ou encore les résultats sportifs d'équipes que l'on ne connaissait pas. Tout ça dans un ordre ou un autre, peu importait.

Pendant cette période j'ai été comme ça un peu sur une autre planète, je ne sais plus trop bien. Je passais presque tout mon temps libre avec Caroline, mais même ainsi je ne négligeais personne, puisque je n'avais pas vraiment d'amis, et que je ne voyais guère ma famille (mon père, d'ailleurs, au vu de notre dernière rencontre, je n'étais pas près de le revoir de sitôt). J'ai été surpris de découvrir qu'il en allait de même pour Caro, ou du moins c'est ce qu'il me semblait. Elle ne m'a jamais parlé de ses amis, ne m'a jamais proposé d'en rencontrer un. Cela me convenait parfaitement.

Alors qu'on sortait ensemble depuis deux semaines, j'ai fait quelque chose que je n'avais encore jamais fait pour une fille : je lui ai acheté un cadeau. Ça peut paraître idiot mais j'ai horreur de faire des cadeaux, et ça n'a rien à voir avec de la radinerie, bien au contraire. Je n'ai tout simplement jamais eu l'envie de faire des cadeaux. Pour la première fois, avec Caroline, l'envie m'a pris. Dans une petite boutique de la Cité, tenue par une espèce de piercer-joaillier, j'ai tout de suite trouvé ce qui lui convenait : il s'agissait d'une agate – une de ces vieilles billes en verre marbré – cerclée d'argent et montée en un joli pendentif. Lorsqu'elle a découvert son cadeau, Caroline a fait de grands yeux mais n'a rien dit. J'ai remarqué alors que deux larmes commençaient à perler, qu'elle a vite essuyées avec sa manche. Emue, elle n'a pu réprimer un reniflement, puis elle m'a serré très fort contre elle. Je l'ai alors serrée en retour et elle a murmuré « je t'aime » au creux de mon oreille. Je me suis senti plutôt bien.

Un matin je me suis rendu compte qu'il ne restait presque plus rien des six cents eurodollars payés par Rolf. Il était clair que toutes les sorties des jours derniers (sans compter les cadeaux) avaient sérieusement réduit la durée de vie de mon petit capital. Bon gré mal gré j'ai pu me maintenir à flots, mais les affaires n'allaient pas très fort. Il faut dire que la mafia turque – une nouvelle venue sur la place - inondait le marché avec de la marchandise bradée provenant principalement d'Ukraine et de Tchétchénie, tant et si bien que je n'avais aucun moyen d'écouler la mienne autrement qu'en cassant totalement les prix, ce que je me refusais à faire. Compte tenu du coût de la vie en Suisse et de mes frais généraux, mes tarifs n'étaient bien évidemment pas concurrentiels, mais moi au moins je garantissais la qualité des produits ainsi qu'un certain savoir-faire helvétique dans la préparation. Seulement, de nos jours, la qualité tout le monde s'en fout et à la fin c'est toujours le porte-monnaie qui dicte sa loi. Triste époque.

Je me suis mis à vivre d'expédients en attendant des jours meilleurs, mais les jours meilleurs tardaient à venir. J'ai commencé à grincer des dents, à me montrer d'humeur irascible, et Caroline n'a pas tardé à découvrir pourquoi. Elle m'a offert de me prêter de l'argent. C'était tentant, bien sûr, mais il se trouve que j'ai ma fierté et que depuis mes dix-huit ans je n'accepte plus l'aide de personne. Alors j'ai refusé son offre et c'est là que les choses ont commencé à se gâter. Elle me relançait sans cesse, mais j'ai tenu bon, d'autant plus que sa prévenance m'apparaissait maintenant comme de la condescendance, et que je n'aurais jamais supporter lui devoir quoi que ce soit. Je crois que notre histoire d'amour était en train de méchamment s'émietter.

Les choses ont continué en s'empirant. J'étais devenu de plus en plus distant, et cette froideur la paralysait et la rendait gauche, ce qui achevait de m'agaçonner. Devant mon immeuble, au terme d'une soirée détestable où nous n'avions fait que nous taire, Caro a refusé mon invitation à monter, prétextant une quelconque fatigue, et elle est rentrée chez elle me laissant tout seul.

Une semaine plus tard, je ne l'avais toujours pas revue. Pour couronner le tout, je n'avais pas de quoi payer le loyer pour le mois suivant. Je ne voyais pas le bout du tunnel quand pourtant le vent a tourné : un coup de fil de Rolf m'annonçait qu'il avait négocié un super contrat avec un groupe de cliniques privées prêtes à payer le prix fort pour de la marchandise au top. Enfin les affaires reprenaient. C'était l'occasion de marquer le coup. J'ai sauté sur le téléphone et j'ai appelé Caro, pourvu qu'elle me pardonne !

Je lui ai demandé de passer chez moi après son boulot. Elle m'a dit qu'elle pouvait même partir tout de suite. Je lui ai dit que oui, pourquoi pas. Je suis allé dans la cuisine et j'ai débouché une bouteille de Gamaret de Luins millésime 2012 – ma dernière – pour lui faire prendre l'air. J'ai ensuite allumé quelques bougies, pour l'ambiance. Je suis allé dans ma chambre et j'ai tiré mon lit de côté pour pouvoir sortir ma valise de travail, qui est cachée sous les lattes du plancher avec mes économies. J'ai précautionneusement déposé la valise sur le lit, je l'ai ouverte et j'ai vérifié que tout le matériel était bien en place, prêt à servir.

Quand Caro est arrivée, je l'ai débarrassée de son manteau en l'embrassant dans le cou et je lui ai offert un verre de Gamaret. Ce qu'il y avait de bien avec Caroline c'est qu'elle ne posait jamais de questions débiles du style « comment s'est passée ta journée » ou des trucs du genre. Elle a juste dégusté son vin en silence. Après, elle a posé son verre et est venue s'asseoir sur mes genoux. Elle m'a embrassé longuement, langoureusement, tandis que ses mains se baladaient sous mon pull. C'était doux et chaud. Etonnement, elle n'a presque pas bronché quand j'ai enfoncé l'aiguille dans son cou et que j'ai pressé sur le piston pour injecter le contenu de la seringue. Par sécurité, je l'avais bien sûr immobilisée contre le fauteuil et j'avais immédiatement posé ma main sur sa bouche en guise de bâillon, mais elle n'a pas poussé le moindre cri. J'ai attendu une bonne minute, laissant au cocktail de narcotiques le temps d'opérer, puis, quand j'ai été sûr qu'elle avait bien perdu conscience, je l'ai gentiment déposée sur le sol. Agenouillé au dessus d'elle, je l'ai regardée et je l'ai trouvée drôlement belle, avec ses yeux verts grands ouverts, ses taches de rousseur et ses lèvres encore humides. Je me suis penché et je lui ai donné un baiser sur la bouche. Je me suis relevé, un peu ému, et je suis allé me resservir un verre de Gamaret.

– C'est l'heure de nos petits comptes ! a fait Rolf, qui m'attendait derrière son comptoir.

Le *Barbe-Bleue* était désert. Ingrid astiquait les tables avec un chiffon sale et vidait les cendriers dans un seau en métal. J'ai traversé le bar et je suis venu m'installer sur un tabouret, en face de Rolf.

– Félicitations, vieux ! il m'a dit. J'ai reçu les résultats des analyses ce matin et, tiens-toi bien, aucune défaillance génétique, même mineure. Ça, monsieur, c'est du premier choix, rien à voir avec la marchandise de seconde main que tu m'as vendue le mois passé, mais passons... Si tu veux bien on va voir le détail. Tu veux boire quelque chose ?

J'ai dit que je voulais bien une bière. Rolf m'en a servi une puis a sorti un petit calepin noir de sa poche et a chaussé une paire de lunettes de lecture. Il a commencé à lire ce qui était inscrit dans le calepin.

– Voyons, voyons, voyons... un coeur - en parfait état - deux reins idem, une rate, un pancréas...

Tandis qu'il lisait sa liste, je sirotais ma bière tout en acquiesçant à chaque organe énuméré.

– ...un foie tout ce qu'il y a de plus sain, un estomac, une vésicule biliaire, un utérus, un jeu complet de disques intervertébraux, une paire d'yeux verts – très demandé ça, le vert – astigmates, mais à peine, euh...

Rolf faisait mine de chercher.

– Tu oublies un bulbe rachidien et une paire de poumons NF, je lui ai dit.

– Bon Dieu, tu as raison ! Où avais-je la tête ? Alors un bulbe rachidien et une paire de poumons NF (il notait dans son calepin). Bien bien bien... je te fais le tout à 1'500 eurodollars.

– 1'500 eurodollars ? Tu as dit toi-même que c'était du premier choix !

Lorsque je suis ressorti avec mes 1'800 eurodollars en poche, j'avais hâte de rentrer chez moi. Avec une pareille somme, j'espérais bien tenir au moins trois mois, sans même avoir à me priver. La journée touchait à sa fin et, alors que je traversais le Grand Pont, je me suis arrêté pour regarder les belles couleurs rose et orange qui naissaient dans le ciel, à l'autre bout du lac, avant que le crépuscule ne les fassent disparaître.

FIN